

# En guise de préface

Cécile Boulaire  
Matthieu Letourneux



A l'heure d'Internet, de la concurrence des nouveaux médias, des livres électroniques, et au moment où l'on discerne les prémices d'un piratage du livre sur le modèle de celui de la musique et du cinéma, il est rare qu'une semaine s'écoule sans qu'un journal ou un magazine ne titre sur l'avenir du livre. Les articles oscillent entre déploration et évocation des lendemains qui chantent : les uns énumèrent les symptômes de cette fameuse fin de la civilisation de l'écrit, constatant la marginalisation continue du livre au sein d'une industrie culturelle mondialisée ; ils signalent le déclin de la lecture devant la montée en puissance des nouvelles pratiques de consommation, et posent du même coup la question du sort du livre face aux productions offertes par les nouveaux médias. A travers cette question, se pose celle de l'héritage culturel sur lequel s'est fondée une civilisation essentiellement livresque.

Mais à côté de cette vision d'un avenir funeste pour le livre et pour l'héritage culturel qui lui est associé, toute une série d'analyses mettent au contraire en avant l'invention de nouveaux supports, de nouvelles formes d'écriture, de nouvelles pratiques lectoriales, et y voient une sorte de renaissance, dont les modalités restent très largement à inventer. Il semble ici

encore qu'après l'industrie de la musique et celle du cinéma, le livre soit entré dans un large mouvement de mutation des pratiques de consommation sous l'impulsion des nouveaux médias. La sortie de l'iPad et des autres types de liseuses a récemment donné lieu à des descriptions à l'emporte-pièce d'une prétendue renaissance du livre.

Certes, de telles discordances accompagnent toujours l'avènement de nouveaux médias. Mais leur acuité tient dans ce cas au fait que cet avènement pourrait redéfinir les modes de transmission d'une culture. Ainsi n'est-il pas étonnant que les questionnements prennent une virulence particulière lorsqu'il s'agit d'évoquer le livre de jeunesse, domaine où se joue plus qu'ailleurs la question de la transmission. En outre, l'importance économique du livre de jeunesse au sein de l'édition en fait un témoin clé de ces transformations. Sa capacité ou non à se réinventer face à la crise du livre, qui est aussi une crise de l'économie culturelle dans sa totalité, apparaîtra comme un indice du sort promis à l'ensemble de l'édition. C'est d'autant plus vrai que le livre de jeunesse a traditionnellement été parmi les premiers à intégrer les mutations de l'édition, sensible qu'il est aux innovations techniques quand il s'agit de rendre les livres accessibles, d'y intégrer des images, de la couleur, et de les ouvrir à d'autres manipulations, en en réinventant constamment la forme.

Mais si la question de l'avenir du livre de jeunesse intéresse tant, c'est moins pour des raisons de stratégie économique, pour la capacité de ce domaine à exploiter les possibilités des nouveaux médias ou à tirer parti de l'évolution du système médiatique, que pour les questions spécifiques que pose son destinataire. Le livre de jeunesse, par nature, engage l'avenir : non seulement l'avenir de cet être en devenir, mais aussi, à travers lui, l'avenir d'une société qui se pérennise dans la succession des générations. A travers le destinataire enfantin se posent toujours implicitement les questions de l'éducation et de la transmission. Le livre pour la jeunesse condense donc autour de lui des préoccupations liées au livre comme *objet* de transmission culturelle et à l'enfant comme *point focal* de ces mêmes logiques de transmission.

Cette convergence explique le caractère critique que prend toute interrogation sur l'avenir du livre de jeunesse : il ne s'agit pas seulement de se demander ce que deviendra le support, ni même, au-delà, les écritures et la communication littéraire, mais de questionner, à travers le livre, l'avenir d'une société et de sa relation à la culture.

Ainsi, poser la question de l'avenir du livre de jeunesse, c'est s'engager à la fois sur un terrain économique, celui de l'édition, sur un terrain littéraire, celui d'une écriture particulière, et sur le terrain de l'éducation et de la transmission – ce dernier nous conduit du côté de l'école primaire et du collège, mais aussi des bibliothèques scolaires et des sections à destination de la jeunesse des bibliothèques publiques. S'interroger sur l'avenir du livre dans ces cadres, c'est aussi rappeler que, dans le cas de la littérature de jeunesse, la relation au livre passe par de nombreux médiateurs. Du même coup, le livre est au cœur d'enjeux et de hiérarchies qui dépassent largement la simple relation entre un producteur et des destinataires. La question devient également celle de l'usage du livre de jeunesse, du rôle qui lui est accordé dans l'éducation et le développement du jeune destinataire et, plus généralement, de la

place qu'on lui attribue dans une culture aux productions de plus en plus diversifiées.

Il ne s'agit évidemment pas de prendre parti pour le livre contre les médias électroniques dans une vaine querelle, ni à l'inverse de céder à une fascination pour les nouvelles technologies, ni même d'inviter à un usage spécifique du livre au détriment des autres médias sous prétexte de répondre aux évolutions de la culture, mais de décrire une situation économique et technique du livre de jeunesse, et d'en observer les effets en termes esthétiques, pédagogiques, didactiques, culturels... Loin de tout systématisme, les essais réunis ici cherchent à ouvrir les pistes les plus variées possibles. Et si, pour ce type de sujets, l'idée d'une complète neutralité reste illusoire, le prisme des articles et les positions légèrement différentes qu'ils illustrent permettent de brosser un tableau très ouvert de cet « avenir du livre pour la jeunesse » qu'on devine.

C'est paradoxalement à travers un détour par l'Histoire qu'on peut mettre en évidence l'importance de l'édition pour la jeunesse dans le devenir général du livre, à toute époque. De fait, comme le montre Jean-Yves Mollier, ce secteur a toujours eu partie liée avec les transformations de l'édition, expérimentant très rapidement les possibilités offertes par les nouveaux supports et les innovations techniques, explorant par exemple l'image en couleurs, le journal illustré, le petit livre à quelques sous, le travail sur la matérialité du livre. Le développement de la lecture a très tôt permis de considérer les enfants comme un public rentable, à condition néanmoins d'adapter le format et l'écriture aux contraintes du destinataire. Le caractère particulier du lecteur imposait un travail sur le support, quand, en parallèle, le marché du livre d'étrennes et du livre de prix – et plus généralement du livre écoulé dans les circuits scolaires – assurait aux éditeurs en place un marché suffisant pour leur permettre d'explorer toutes les possibilités offertes par les transformations du champ éditorial. Il y aurait donc une explication historique au caractère pionnier d'un certain nombre d'expériences entreprises dans ce domaine, faisant traditionnellement de l'édition pour la jeunesse un espace où peut être scruté l'avenir du livre.

Si l'on fait l'état des lieux de l'édition pour la jeunesse aujourd'hui, la situation paraît pour le moins contrastée. Comme le souligne Claude Combet, la dynamique de ce secteur, dont la montée en puissance est continue depuis un quart de siècle, tient en grande partie à quelques titres et séries à succès, comme récemment *Harry Potter* et *Twilight*, qui ont entraîné derrière eux une large gamme de romans. Les conséquences en sont un retour des séries et des genres populaires, qui connaissaient un déclin constant depuis la Seconde Guerre mondiale, et un glissement de la production du côté des auteurs anglo-saxons. Prenant acte de la marginalisation du livre au sein de l'industrie culturelle, les éditeurs, qui ont participé au mouvement de concentration du secteur, ont en outre massivement adopté une logique de déclinaison de licences et de poly-exploitation. Ainsi, la littérature pour la jeunesse est-elle massivement entrée dans une logique d'internationalisation et d'intégration culturelle.

Comme le montre Cécile Boulaire, ces échanges entre le livre et les autres médias ne se cantonnent nullement à une simple déclinaison transmédiatique des thèmes, personnages et univers de fiction de l'industrie culturelle dans les livres, mais à des effets d'hybridation et de mixité des formes. Ce sont les limites mêmes de l'objet livre qui sont bouleversées. Le travail sur le support est inscrit de longue date dans les pratiques du livre de jeunesse, dans la mesure où, ses destinataires les plus jeunes ne sachant pas lire, il doit s'ouvrir à des usages, des manipulations et des définitions très éloignées de celles qui prévalent dans l'édition traditionnelle. Ainsi a-t-il naturellement été conduit à intégrer au fil des décennies toutes sortes de formes mixtes, associant au texte imprimé, suivant les cas, CD, DVD, programmes informatiques, objets et jouets, prolongeant le texte en ligne ou convertissant le livre lui-même en support pour des activités fort éloignées de la lecture, puisqu'il peut se faire théâtre, matériel de jeu, jouet lui-même... Ainsi est-ce tout naturellement que l'édition pour la jeunesse peut accueillir de nouvelles écritures et pratiques, comme celle de la « réalité augmentée » : ce n'est qu'un type d'exploration – parmi d'autres – des possibilités d'hybridation offertes par un support que les éditeurs ont constamment cherché à réinventer.

Mais le développement de nouvelles technologies et de nouveaux médias annonce des mutations bien plus radicales du métier d'éditeur. L'arrivée des technologies numériques, qui suscitent l'intérêt de Claude Combet comme celui de Virginie Clayssen, promet en effet de modifier rapidement l'ensemble de la chaîne du livre et de la consommation littéraire, affectant à la fois la production des œuvres, leur conception, leur distribution et, à terme, leur mode de lecture même. Ces mutations touchent ainsi l'ensemble du métier d'éditeur, qui ne peut être indifférent à l'existence d'autres médias. La description que fait Pascal Ruffenach de la politique de Bayard, proposant dans ses offres d'abonnement des accès à des contenus en ligne, témoigne de ce que les éditeurs cherchent à étendre leur activité au-delà du livre, en la déclinant sur d'autres supports. Quant à Fabrice Vigne, il met en évidence, à rebours, les possibilités offertes par l'électronique dans la production et la diffusion des livres, y compris chez les petits éditeurs attachés aux formats et aux supports traditionnels : incidence sur les techniques d'auto-édition, sur la structure éditoriale, sur la diffusion, ou encore sur les relations entre auteur et lecteur. En effet, une première conséquence de ce changement par rapport à l'idée même de livre tient aux conditions de sa production matérielle, qui permettent une souplesse beaucoup plus grande à l'éditeur : on évoquera par exemple le développement de nouvelles techniques d'impression permettant des tirages modestes et des tirages à la demande, et se traduisant éventuellement par une plus grande souplesse du travail pour les petits éditeurs.

Ces quelques mutations dans l'organisation ne sont rien au regard de celles qui accompagnent la dématérialisation du livre, ainsi que la multiplication des formats et des supports de lecture qu'elle a entraînée : autrefois cantonnée au livre et au journal, la lecture peut se faire désormais sur une liseuse numérique, un écran d'ordinateur, voire de téléphone portable. Virginie Clayssen remarque à juste titre que la question du support, relativement neutre dans le cas des romans, suppose des questionnements différents suivant qu'on s'intéresse à un album, un livre animé ou un livre illustré. Et Martin Zeller donne un exemple concret des ajustements qu'impose la diffusion d'un album de bande dessinée sur un support spécifique comme l'iPhone, posant à la fois des questions de lisibilité, de réinvention de l'espace de la page, puis de distribution.

À travers ces exemples, on peut imaginer que les mutations auxquelles on assiste seront du même ordre que celles qui ont accompagné le basculement, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, dans la civilisation du journal, même si la présence d'un plus grand nombre de médias invite à parier sur des conséquences plus modestes. On le sait, chaque transformation importante du support a modifié l'ensemble de la communication littéraire, de l'écriture à la lecture, mais aussi la manière de dire le monde, de le représenter. Il ne s'agit pas bien sûr de jouer les augures, et de prédire une révolution civilisationnelle, mais de constater d'ores et déjà des transformations qui font sens.

Ainsi voit-on apparaître de nouvelles expériences d'écriture : Hervé Tullet imagine une nouvelle écriture qui tirerait sa force des possibilités offertes par les nouveaux supports ; en cela il invente des livres qui sont de véritables récits à jouer, dans un mouvement de convergence

entre l'album, l'animation et le jeu vidéo. Dans le domaine du roman, Jean-Charles Fitoussi présente quelques-unes des innovations permises par le mode de diffusion du livre électronique, retrouvant des stratégies proches de celles du feuilleton ; ce faisant, il souligne combien les modalités de lecture sur les nouveaux supports pourraient avoir une incidence, en retour, sur l'écriture et le rythme même des récits — incidence soulignée dans d'autres articles, qui abordent l'écriture hypertextuelle ou collective, ou les blogs d'écrivains. L'émergence des nouveaux médias informatiques modifie également les réseaux de médiation du livre pour la jeunesse. Elle n'est pas sans conséquence en effet sur les pratiques de consommation culturelle, des librairies en ligne (avec leurs catalogues virtuellement infinis), jusqu'aux réseaux de piratage en passant par les modalités d'abonnement. De nouveaux systèmes de distribution explorent d'autres façons de choisir ses livres et de les lire, et, au revers de cette médaille, de nouvelles façons de structurer le système de la production littéraire, du côté des auteurs. Comme le fait remarquer à juste titre Marie Sellier, ces transformations ont aussi des conséquences juridiques qu'on ne mesure encore qu'imparfaitement : quel statut un texte électronique possède-t-il ? Que deviendront les droits d'auteur si l'on bascule dans une logique d'abonnement ? Comment empêcher la reproduction et le piratage du livre électronique ? Quelle rémunération peut désormais exiger un auteur qui ne peut plus s'appuyer sur un chiffre de tirage pour négocier avec son éditeur ? Ces questions prennent une forme critique quand il s'agit d'évoquer la position, déjà fragile, des auteurs pour la jeunesse. Ainsi est-ce toute une série de métiers, dont celui des créateurs, qui est appelée à être redéfinie.

À côté de ces bouleversements directement liés aux évolutions du média, on assiste à des changements qui affectent plus sourdement la communication littéraire, y compris quand celle-ci emprunte la voie plus traditionnelle du livre au format papier. Matthieu Letourneux montre ainsi que l'usage du livre manifeste, dans son écriture et sa lecture mêmes, une mutation des relations à l'écrit et à la communication en parallèle de celles qui touchent les supports et les pratiques culturelles. Elle s'articule autour de

processus de sérialité dont les conséquences sont triples. En premier lieu, les œuvres tendent de plus en plus à excéder leurs propres limites pour créer un effet, plus ou moins formalisé, de cosmologie (dans des séries et des univers de fiction persistants). En second lieu, un échange partiel se produit entre les positions de l'auteur et du lecteur, qui explique l'importance des ouvrages invitant ce dernier à prolonger la lecture dans une série d'activités narratives complétant le programme d'un récit volontairement lacunaire. Enfin, on constate une propension à renforcer les liens entre le récit et les autres activités ludiques, atténuant les frontières entre les différentes modalités de la fiction, du récit au jeu. Ainsi, même dans ses formes traditionnelles, le livre illustrerait les transformations des pratiques de la fiction dans l'ensemble du champ culturel, du côté de l'écriture et de la lecture des œuvres.

Toutes ces mutations en témoignent : le dynamisme du livre pour la jeunesse n'empêche pas qu'il se retrouve marginalisé au sein des pratiques culturelles des jeunes lecteurs. En un sens, bien des transformations évoquées illustrent ce souci de séduire un lectorat dont on redoute qu'il ne s'éloigne du livre sous la pression d'autres sollicitations : novellisations, livres-produits dérivés, recours à des supports mixtes, ouvertures aux médias numériques, tentatives pour introduire de l'interactivité dans le livre, ou pour inventer des écritures médiatiques. Cette transformation des pratiques de consommation ainsi que la marginalisation du livre dans l'espace culturel conduisent les autorités scolaires et éducatives à repenser les formes de la relation de l'enfant au livre, et du livre au savoir, dans leurs institutions. Alors que le livre était naturellement considéré comme le média essentiel dans le dispositif de la transmission du savoir et de la culture, cette place apparaît désormais comme moins évidente. Ainsi, Bérénice Waty le montre bien, si les tout-petits intègrent très tôt les mécanismes de la lecture et sont généralement familiers du livre et de ses usages, ils sont devenus des « *digital natives* », nés dans un univers multimédia où règne la poly-exploitation. Pour eux, le livre n'est qu'un support parmi d'autres pour retrouver des

personnages déclinés dans des films, des jeux vidéo, des sites Internet, mais aussi sur des tee-shirts, des chaussettes et des paquets de céréales. Dans cette logique de circularité, le temps et l'énergie que demande la lecture apparaissent aux jeunes lecteurs comme un problème. Certes, le livre fait toujours partie de leur espace culturel, mais il subit une forte concurrence qui le marginalise dans les pratiques dès le plus jeune âge.

Ce sont sans doute les responsables des CDI (centres de documentation et d'information) ou les responsables des sections jeunesse des bibliothèques publiques qui font l'expérience de cette concurrence sévère, puisqu'ils apparaissent comme des médiateurs essentiels de la relation du jeune lecteur au livre. Pourtant, comme en témoignent les études parallèles d'Hélène Collet-Romeuf et de Thomas Chaibault, les missions spécifiques qu'assument les uns et les autres les conduisent à adopter des stratégies différentes. Pour Thomas Chaibault, les bibliothèques publiques, souvent devenues médiathèques, ont élargi depuis longtemps la conception de leur rôle de médiatrices du livre à celui de médiatrices de la culture, se présentant en outre de plus en plus comme des espaces de loisirs. Ainsi, certaines bibliothèques se sont-elles très largement ouvertes au numérique, offrant non seulement des accès à des postes informatiques et à Internet, mais aussi des catalogues de livres électroniques et des ludothèques de jeux vidéos. D'autres ont fait basculer une partie de leur activité en ligne, proposant des expositions virtuelles, des clubs de lecture et des jeux sur Internet, ou recourant aux possibilités du téléphone portable pour signaler des retards et offrir de la lecture sur écran. D'autres enfin ont tenté de développer de véritables portails Internet offrant l'équivalent des informations proposées par la bibliothèque de façon dématérialisée, ou ont pu recourir aux réseaux sociaux et aux blogs pour permettre à leurs publics de faire vivre et de partager leurs lectures. En multipliant les approches ludiques du livre, en l'intégrant dans le réseau plus large des pratiques culturelles contemporaines, les bibliothèques publiques tentent de s'adapter à la fois aux transformations des canaux de l'information et à celles des hiérarchies culturelles.

Hélène Collet-Romeuf montre que la position des responsables de CDI est différente. Intégrés dans un dispositif scolaire contraignant, les responsables de CDI sont attachés à une double mission : aider les élèves dans leurs recherches documentaires, mais aussi les ouvrir à la lecture et à la culture. Dès lors, leurs rayonnages offrent à part égale des ouvrages documentaires et des récits de fiction. Or, sur ces deux plans s'exerce la concurrence d'Internet : plus rapide pour opérer des recherches documentaires, et plus attrayant que la lecture de romans, Internet fait aux documentalistes l'effet d'un concurrent menaçant pour le livre. Dès lors, leur position est plus défensive : ils s'efforcent de limiter et de cadrer autant que possible l'accès aux postes informatiques, et tandis qu'ils avaient adopté assez facilement les livres mixtes (intégrant CD, DVD, etc.), ils peinent à intégrer à leur catalogue les collections de livres sur Internet. En parallèle, ils réaffirment leur vocation culturelle, en défendant la place de la littérature de fiction sur leurs rayonnages, déclinée en œuvres patrimoniales et en littérature de jeunesse plus orientée vers la lecture de loisir, et témoignent de la sorte de leur double mission d'éducation à la lecture et d'ouverture à la culture.

Les enseignants sont eux aussi confrontés à cette redéfinition de la place du livre dans la culture. Mais leur relation à l'institution les oblige également à tenir compte des changements d'orientation ministérielle. Comme le montre Hélène Weis, la place attribuée au livre dans l'enseignement destiné aux plus petits a été remise en cause ces dernières années dans les textes ministériels, et seule la formation en littérature de jeunesse qu'ont reçue les enseignants leur permet de choisir leurs livres selon d'autres critères (esthétiques en particulier) que ceux de l'acquisition des bases de la lecture. L'approche du livre, après une phase d'embellie, redevient ainsi de plus en plus pédagogique et utilitaire, et elle tend à marginaliser l'importance du plaisir de la lecture au profit de son acquisition et de son usage, recouvrant progressivement le texte sous la masse du péritexte pédagogique.

Les réflexions que développe Florence Gaiotti sur la place accordée au livre durant les années du cycle primaire conduisent à un constat qui recoupe en partie celui d'Hélène Weis : la mise en place de listes, si elle a été bénéfique dans les premières années, commence à se traduire par le retour d'une littérature scolaire conçue pour répondre aux attentes ministérielles. Mais c'est l'approche même du livre qui s'est modifiée : les textes ministériels tendent à substituer à la notion d'interprétation d'un texte, présenté comme polysémique, celle de la compréhension d'un message, pensé comme univoque. La relation au livre glisse donc d'une initiation à la lecture littéraire vers une formation à la lecture technique. Or, il est prévisible qu'un tel changement se traduise à son tour par l'apparition d'une littérature scolaire offrant un message simple et décryptable. Mais Florence Gaiotti repère d'autres mutations, liées cette fois à la transformation progressive des manuels au format papier à un format électronique : perte de la relation au support livre, glissement vers une lecture fragmentée et discontinue propre à ce nouveau support, qui risquent en retour d'affecter la nature des textes proposés, et de techniciser, ici encore, la lecture.

Les bouleversements dans le domaine de l'édition, les mutations de la culture qui tendent à redéfinir la place accordée au livre dans cet ensemble, les transformations qui affectent la

nature même du support se traduisent, dans le domaine du livre de jeunesse, par des questionnements d'une nature beaucoup plus complexe que ceux qui touchent au reste de l'édition. Certes, comme ailleurs, ce sont des questions économiques et techniques qui se posent, mais la nature du livre de jeunesse, les fonctions qu'il joue dans notre société, son rôle pour transmettre tout à la fois des connaissances et une culture, donnent à la question de son devenir un caractère particulièrement critique. La place que le livre est appelé à occuper dans le futur participera probablement à une redéfinition de la culture, et le devenir du livre de jeunesse, qui est aussi un moyen de transmission entre les générations, sera sans doute déterminant par rapport à ces redéfinitions. Mais ce que montrent aussi les études rassemblées ici, c'est que ce destin se jouera sans doute moins en termes de gains ou de pertes qu'en termes de mutation des modes d'écriture, de lecture, et plus largement, de la relation au livre. ✕